

L'AFFAMÉ

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE PARRAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Abonnement pour la France

Un an..... 6 fr. — Six mois..... 3 fr.

Trois mois..... 1 fr. 50

Adresser toutes Correspondances à l'Administrateur

Quai de Rive-Neuve, 1

MARSEILLE

Abonnement pour l'Étranger

Un an..... Fr. 7,50 — Six mois..... Fr. 3,75

Trois mois..... 2 fr.

MEETINGS & CHOLÉRA SOCIAL

AU DON QUICHOTTE MARSEILLAIS

Décimés par l'épidémie, affaiblis par les privations les producteurs croyaient qu'une société donnant libre cours à toutes calamités, pouvait être réformée, sinon complètement détruite.

Ils croyaient, ces esclaves du capital, de la propriété, qu'un père de famille pouvait exiger du pain pour ses enfants mourant d'anémie, pour sa femme succombant de misère; ils croyaient en un mot, avoir droit à l'existence; ils croyaient parce qu'ils ont tout produit, avoir le droit de consommer.

Ils espéraient « les misérables », que sous la république on aurait la liberté que possèdent les royautes; ils espéraient qu'en abandonnant « leurs repaires » où l'épidémie les clouait sur leur grabat, dans leur taudis sans air, ils espéraient, dis-je, qu'en venant délibérer hardiment sur la place publique, en exposant leur misère et les remèdes qu'ils avaient pour la guerir à jamais, faire cesser l'état de choses dont ils sont les victimes.

Mais ces « fainéants » avaient compté sans la loi, sans l'autorité, sans les privilèges. Le Don Quichotte que nous possédons dans nos murs, le lècheur de botte du duc de Chartres, le plat valet qui ensence son « Altesse Royale » le vampire qui est le chef de la cité, l'ancien farouche, était là pour entrer en campagne. Jaloux de la néfaste renommée de Galiffet, il voulait faire son petit carnage; jaloux de la goutte de sang qui souille la poitrine du Dutesta, il voulait avoir aussi cette tache qui devait être la récompense du sang prolétarien, épargné par le choléra, qu'il aurait fait couler à la grande satisfaction des galonnés présents et des bourgeois en villégiature.

Les ordres de Paris étaient sévères.... Des coups de fusils seraient tirés, mais force resterait à la loi.... mille hommes ne suffiraient pas on en mettrait dix mille! Voilà ta part travailleur! tu crois posséder le droit à l'existence et on ne te reconnaît que celui d'être lâchement fusillé. *Son Altesse Royale!* Voilà la part de ceux qui ont pris 40,000,000 aux producteurs, car seuls, ils supportent toutes les charges. Ce sont les élus, ce sont les maîtres. Au nom de la légalité ils se servent des baïonnettes, ils emploient le coupe-choux contre les meurtres-de-faim qui ont droit — faisant partie du peuple souverain — d'aller discuter où bon leur semble.

« L'émancipation des travailleurs ne peut-être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Rejetez donc élus, candidats et suffrage. Travailleurs, pour vous émanciper comptez sur l'action révolutionnaire: si le feu purifie tout, brûlez; s'il est nécessaire — et cela est prouvé — que le sang coule, il vaut mieux faire couler celui des ennemis du peuple, car le sang de la Plèbe a déjà été que trop répandu, il est temps que cela finisse.

Le choléra ne peut être combattu,

si l'on meurt de faim. Des familles souffrent; des vivres pourrissent dans des magasins abandonnés par des riches; que ceux qui sont virils prennent là où se trouve le nécessaire, et si les sabreurs veulent protéger les privilèges de ceux qui jettent en pâture au peuple des fourneaux économiques, comme on jetterait un lambeau de charogne à un chien, prenons, agissons et la victoire restera aux dignes descendants de ceux qui ont à leur actif 93, 48 et 71.

Et quand la soif de justice et d'égalité se sera emparée du peuple, gare à ceux qui ont dix mille hommes pour faire respecter la loi! Car ce jour là les Don-Quichotte ne feront pas arrêter des individus venus seulement pour discuter, non, ils auront à lutter contre le peuple qui en imposera à ceux qui insultent à sa misère en détruisant l'autorité, la loi et la propriété individuelle, véritable choléra social.

Mais avant que cela arrive nos maîtres pourraient avoir de nos nouvelles.

MEETINGS DES OUVRIERS SANS TRAVAIL

Le 12 juillet, une réunion préparatoire organisée à la brasserie Jonas, par diverses corporations ouvrières, décidait que, vu le chômage et la misère qui en est la conséquence pour la population marseillaise, il y avait lieu de faire un meeting en plein air, afin de rechercher les causes de ce malaise. A cet effet, une commission de onze membres fut nommée pour organiser le meeting.

Cette commission fit de son mieux. Ne trouvant pas d'imprimeur pour faire des affiches (à cause des pénalités de la loi), elle fit imprimer quelques milliers de manifestes qui furent distribués dans la ville pour annoncer la tenue du meeting le 14 juillet à 3 heures de l'après-midi.

A l'heure fixée, la commission arrivait sur la place de la Plaine où attendaient déjà environ quatre mille citoyennes et citoyens.

Le compagnon Bouisson, désigné par ses camarades pour prendre la parole, monte sur un banc et lit une déclaration de la commission; à ce moment, bondit comme une bête fauve le commissaire de police, ceint de la sous-ventrière et accompagné d'une nuée d'agents qui tombent, comme toujours, à bras raccourcis sur les citoyens présents. Plusieurs dégagent même. Il s'ensuit une confusion pendant laquelle deux arrestations sont opérées.

Le compagnon Bouisson ainsi que la foule protestent contre l'interdiction du meeting.

Un grand nombre de citoyens descendent alors à la brasserie Jonas et y tiennent une réunion afin de décider quelles seraient les mesures nécessaires à prendre pour mener à bonne fin ce qui avait été commencé.

Quelques citoyens insistent pour envoyer une délégation de deux membres auprès du maire, pour faire mettre en liberté les deux citoyens arrêtés.

Voici quelle a été la réponse du tout puissant Allard :

« Les personnes arrêtées vont être mises en liberté; mais dites à ceux qui vous envoient qu'ils ne recommencent plus. Si mille hommes ne suffisent pas, on en mettra dix mille; mais force restera à la loi et... l'ordre sera maintenu. Du reste, les ordres reçus de Paris sont formels à ce sujet. »

Une explosion d'indignation et de colère souleva l'assemblée à cette réponse des délégués. Quant à nous, cela ne nous a point surpris; nous savons d'avance ce que vaut la bourgeoisie et ce dont elle est capable de faire pour maintenir ses privilèges.

L'assemblée décide de renvoyer le meeting au dimanche 20 juillet et de le tenir place de l'Hôtel-de-Ville.

Après la nomination d'une commission chargée de rédiger une protestation contre l'interdiction du meeting, la séance a été levée.

JOURNÉE DE DIMANCHE

Dès trois heures du soir, la place et les abords de l'hôtel-de-ville se garnissent de manifestants. La police, comme toujours, charge la foule pour la faire circuler et opère deux arrestations. A cinq heures, la commission se rend sur le port: elle est aussitôt entourée de citoyens qui paraissent très satisfaits d'elle. On peut évaluer à 5 ou 6 mille le nombre de personnes qui stationnent sur le port et dans les rues adjacentes, pour prendre part à la manifestation.

La commission s'avance vers la place de la Mairie; c'est alors que le commissaire de police déclare au compagnon Bouisson qu'il ne passera pas.

Une discussion s'engage, le compagnon dit que la commission fera son devoir. Le policier riposte qu'il défend la... loi et donne l'ordre d'arrêter Bouisson.

Une nuée de sergots s'abat sur le compagnon et sur la commission, et Bouisson seul reste entre les mains de la police.

Dans le courant de la soirée, on opère encore cinq arrestations.

Avant de quitter le lieu du meeting, deux compagnons montent sur un banc et expliquent au peuple le but à atteindre pour être heureux et libre, et concluent que le gouvernement de la république bourgeoise est aussi féroce que la royauté d'autrefois. — Ces paroles énergiques ont été très applaudies.

Quant à nous, nous disons à ces bourgeois tartufes et stupides: Continuez, oui, continuez; quelques journées comme celle de dimanche feront plus d'effet que tous nos écrits et nos discours, mais prenez garde, le réveil sera terrible. Vous devriez pourtant vous rappeler de la chute de la noblesse, vous qui y avez si bien contribué. Vous glissez aujourd'hui sur la même pente, vous croyez être forts,

parce que vous avez dix ou vingt mille hommes de troupes, mais l'heure n'est peut-être pas éloignée où ces mêmes hommes se retourneront contre vous, le jour où vous leur commanderez de faire une saignée au peuple.

Allons, policiers, magistrats et vous tous qui avez pour mission de faire respecter le vol et l'assassinat, donnez vous en à cœur joie; vous avez huit victimes du meeting à immoler, nous croyons que vous serez à la... hauteur de votre mission.

Quant à nous, sous peu nous nous chargeons de vous montrer notre savoir faire. Allons, amis de... l'ordre, à bientôt!

Quand nous avons reconnu que les citoyens Gras et Boyer n'avaient pas fait leur devoir, nous n'avons pas mis des gants pour le leur dire.

Ces jours-ci ces citoyens ayant fait preuve de révolutionnarisme, nous déclarons accepter la proposition qu'ils ont faite et qui est d'écarter les loges.

ments spacieux, salubres et les ateliers abandonnés par les ventrus affolés. Il est vrai que cette proposition n'a pas semblé pratique à son altesse « Mairie » qui a nom Allard, et qui trouve plus pratique de nourrir le malheureux avec du plomb. Ensuite, nous affirmons être satisfaits de l'interpellation du citoyen Gras. Celle-ci a permis de constater, une fois de plus, que, lorsqu'il s'agit de faire respecter les privilèges des filous de la haute et basse banque, les réactionnaires et les républicains sont toujours prêts à massacrer les producteurs.

Quant aux conseillers millionnaires qui ont tenté d'insulter les ouvriers venus aux meetings, nous n'y répondrons pas, car en ces temps d'épidémie il est toujours mauvais de remuer la vase.

LA PRIME AUX CHASSEURS des bêtes féroces

Dans presque tous les pays d'Europe on est arrivé à exterminer la plupart des bêtes féroces. Il en reste pourtant encore de ces êtres nuisibles et de temps en temps ils font assez de mal, soit en attaquant l'homme, soit en déchirant ses animaux domestiques. Aussi, a-t-on mis, dans presque tous les pays, une prime à chaque tête de bête féroce tuée, comme par exemple le loup. Il est vrai, cet animal fauve peut faire assez de mal, là où il a choisi sa résidence, les moutons ne sont jamais rassurés et même l'homme a lieu de le craindre. C'est pourquoi on s'efforce de détruire non-seulement les mâles, mais même les petits, à peine mis au monde. C'est juste; point de pitié pour les ennemis de l'humanité.

Et il est tout à fait juste aussi d'employer ces mesures de défense légitime non-seulement contre le loup, mais contre toute bête féroce qui peut menacer la société humaine d'un danger quelconque. D'ailleurs, nous voyons le même fait se produire parmi les autres êtres vivants. Voilà les abeilles, comme elles travaillent

diligemment pour s'assurer la vie non-seulement pendant le temps des fleurs mais aussi pendant la saison rigoureuse. Mais elle a bien d'ennemis la petite ouvrière. Regardez le gros bourdon, fier, [confiant à sa force supérieure à celle de toute abeille ; il se met à l'œuvre lui, le fainéant, pour jouir du travail des autres. En vainqueur, il entre dans la ruche, les « repaires » de ces autres esclaves, comme il le croit. Mal lui en prend, les abeilles, plus intelligentes en cela que beaucoup d'êtres qui se croient supérieurs, savent que les forces réunies de beaucoup de faibles sont quand même supérieures aux forces réunies de quelques gros fainéants et, préférant la mort à l'exploitation, elles se jettent courageusement dans le combat. Tombe qui tombe, la victorieuse restera à elles ; tous ces bourdons fainéants qui envahissaient la ruche sont tués, s'ils ne réussissent pas par hasard de s'enfuir.

L'ours, le gros ours, gourmand comme tous les gros bonnets, aime bien le miel et souvent il attaque les ruches des forêts ; mais aussi souvent il doit prendre une fuite honteuse, tellement il est malmené par ces petites ouvrières intelligentes et courageuses. Et l'homme lui-même, ne réussit que par la ruse à s'emparer du trésor accumulé par leur travail.

Voilà comme les petites abeilles se règlent avec ceux qui les menacent.

Et nous pourrions citer beaucoup d'exemples de luttes parvilles, victorieuses toujours, des plus petits, des soi-disant faibles contre les forts. Le secret de ces succès est l'union de toutes les forces pendant les combats, la ferme volonté de vaincre ou de mourir.

Donc, nous voyons ressortir clairement deux faits de ce qui précède. Le premier, c'est qu'il faut détruire les êtres nuisibles jusque dans leur progéniture, sans hésitation, sans pitié. Le second, c'est qu'il n'y a pas de résistance possible contre la force réunie de tous les faibles quand ceux-ci ont la ferme volonté de vaincre. Donc, pour supprimer un ennemi nuisible, il faut avoir la profonde conviction de cette nuisibilité. Il s'agit donc de bien envisager ce qui nous entoure, de bien approfondir le degré de danger qu'un être vivant peut nous porter, ~~pour détruire les ennemis que nous devons~~ prendre vis-à-vis lui.

S'il est reconnu que l'humanité est en plein droit d'exterminer une bête fauve qui pourra pour le présent ou l'avenir causer la mort non-seulement la mort d'un homme, mais même la mort de quelque animal utile à l'homme, combien plus aurait-elle droit de supprimer tous ces êtres vivants dont l'existence devient impossible s'ils ne peuvent plus anéantir non pas des hommes isolés, mais des milliers d'hommes à la fois. Oh ! voilà la logique humaine ! Mettre un prix sur la tête de chaque loup, même nouveau-né et entourer de précautions même ridicules ceux qui font périr des générations entières dans des boucheries de toute sorte, qui les font asphyxier dans les mines, écraser dans les fabriques, mourir de la phthisie dans les ateliers mal aérés, naufrager sur des navires incapables de résister aux tempêtes et tant d'autres manières dans le seul but de jouir, jouir toujours, jouir plus encore des agréments de la vie achetée au prix de ce précieux sang populaire qui coule continuellement dans le monde entier.

Quand donc mettra-t-on un prix sur la tête de chaque gouvernant, de chaque aspirant au pouvoir, de chaque bourdon, s'emparant du travail d'autrui, de chaque individu, buvant notre sang pour assurer sa position ?

Allons, travailleurs, prenons l'exemple des abeilles, mettons-nous côte à côte pour chasser des ruches où se produit le trésor social, les bourdons qui depuis déjà trop longtemps jouissent du fruit de notre travail. Chasseurs vaillants, commencez la chasse aux bêtes fauves qui tuent des peuples entiers, supprimez-les, eux et leur engeance, pour qu'il ne reste plus trace de cette race. La prime pour vos faits, c'est l'égalité humaine d'où résultera la liberté complète.

Sa majesté Monsieur la Mare, marchand de reçus en chambre, maître de la loge à cochon qui a nom conseil municipal, a fait arrêter 8 des nôtres, avec la dernière des lâchetés et la plus vile des infamies,

tout comme s'il avait eu affaire à J. le duc de Chartres, qui s'est amusé de lui comme d'un pantin.

Espérons que pour ces deux exploits il sera décoré ; puisque d'un côté il a été aussi lâche que féroce, et de l'autre, aussi rampant que servile.

FATALITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Puisque tyrans et bourgeois de tout acabit, pris d'une terreur subite à nulle autre pareille au réveil des idées sociales qui, semblables à un coup de tonnerre, ont ébranlé l'univers, se sont coalisés en s'entendant comme larrons en foire, pour perpétuer le plus longtemps possible leurs ignobles privilèges, basés sur les plus honteuses dilapidations qui ait jamais existé, fruits de la plus monstrueuse oppression qui maintient les affamés dans la servitude la plus dégradante ; il est de la nécessité la plus absolue que les peuples se coalisent à leur tour, afin de former un faisceau tellement invulnérable que non-seulement il résiste victorieusement à tous les assauts répétés des flibustiers couronnés et bourgeois, mais qu'il les plonge au plus tôt et pour jamais avec l'édifice social actuel, dans l'abîme des temps d'où il n'aurait jamais dû sortir, attendu qu'ils n'en sont et n'en seront jamais que les suppôts.

Il faut réellement que les infâmes oppresseurs des affamés s'aperçoivent enfin que le monstrueux édifice social, qu'ils ont si savamment édifiés, craque de toutes parts ; il faut enfin qu'ils soient bien convaincus que tout ce qui existe est fatalement soumis aux lois générales de la nature ; que, par conséquent, tout ce qui nait renfermant en lui-même ses éléments d'anéantissement, grandit, vieillit et meurt, c'est-à-dire semble disparaître pour reparaitre sous une autre forme enfin, après une transformation quelquefois subite, aussi bien les individus que les peuples et les états sociaux eux-mêmes.

~~Non, ne devons cependant pas croire que~~ les vampires insatiables qui de plus en plus s'acharnent aux flancs déjà si épuisés des affamés, soient bien convaincus que l'état actuel social est en complète décomposition, ainsi qu'un édifice que le temps, ce grand sculpteur qui détruit tout, a déjà pour ainsi dire anéanti. Les oppresseurs des peuples ne manquent sans doute pas de se dire que l'argent, cet inique et inconscient instrument de la servitude la plus imméritée, aplani toutes les difficultés, anéanti comme par enchantement les plus grands obstacles ; mais tous ces ogres oublient aussi que l'or, cet agent le plus corrompeur qui existe, perd tout aussi.

A ces oisifs, que leur faut-il par ce temps de décadence sociale, sinon des édifices les plus somptueux dans lesquels ils puissent se vautrer ?

N'est-ce pas avec les filles et les femmes des affamés qu'ils ont dégradées, qu'ils essayent de ranimer leurs sens blasés et annihilés par des orgies sans nom et par l'immoralité la plus révoltante ?

Croyez-vous qu'avec l'existence désordonnée qui leur est habituelle, qui est l'essence même du milieu vicié dans lequel ils végètent, ils puissent s'occuper de leurs affaires, comme ils ont l'impudence de les appeler, c'est-à-dire de celles qui consistent à prësurer les peuples tout en les maintenant dans le plus odieux esclavage par tous les moyens imaginables ; croyez-vous que ces vampires puissent s'occuper de choses sérieuses qui puissent être de quelque utilité à l'humanité ?

Allons donc !... Toujours occupés de leurs plaisirs ils ne sont capables d'aucune action généreuse. Renfermés dans le cercle étroit des tripotages financiers et du mercantilisme commercial, ces odieuses sangsues ne songent qu'à augmenter ce qu'ils appellent leur fortune, quoi que ce soit l'occupation qui leur cause le moins

de soucis ; car que deviendrait la satisfaction ineffable que leur procure la jouissance de leurs plaisirs sensuels satisfaits. Recueillir les iniques bénéfices des exploités qui se sont faits leurs plats valets, extorquant aux malheureux qui quotidiennement suent sang et eau, soit dans d'affreux bagnes appelés ateliers, soit dans les champs, courbés vers la terre depuis l'aube jusqu'au crépuscule ; voilà, disons-nous, leur seule et unique occupation en dehors des débauches dans lesquelles ils sont toujours vautés.

Pourquoi cette étrange anomalie de la part de certains exploités, anomalie qui consiste à se faire les valets et les gardes-chiourme des vilains tyrans qu'ils détestent ? C'est parce que « ventre affamé n'a point d'oreilles », c'est aussi parce que de mesquines jalousies désunissent les travailleurs eux-mêmes au lieu de former un faisceau qui alors serait tellement invulnérable que les tyrans quels qu'ils soient, seraient du jour au lendemain plongés dans le néant pour n'en plus jamais sortir, danger inévitable qui, cependant, les menace de plus en plus.

Alors seulement lorsque les affamés auront fait table rase de l'état social bourgeois, comme les bourgeois l'ont fait de la féodalité, les barbares du monde ancien personnifié dans l'empire romain ; alors seulement, disons-nous, une ère de Liberté et de Justice régnera à jamais sur la terre.

Les abonnés auxquels nous n'avons expédié aucun mandat d'encaissement, sont prévenus que nous cesserons de leur expédier le journal s'ils ne nous envoient dans la quinzaine le montant de leur abonnement.

De même pour les dépositaires.

RÉAGISSONS !!!

« Mauvais signe, dit le médecin, lorsque le malade ne sent plus son mal, »

Plus mauvais signe encore, ajouterons-nous, lorsque le malade, sentant vaguement son mal, ne cherche ni d'en connaître la cause, ni d'employer le remède le plus efficace, pour obtenir sa prompte guérison.

Telle est aujourd'hui la douloureuse situation de la grande majorité des travailleurs.

Au lieu de s'efforcer de connaître les causes du mal qui paralysent leurs efforts et déflorant leur vie, les déshérités de la fortune et des richesses s'immobilisent et restent indifférents devant l'intensité du mal de misère.

Il y a, dans la société, comme un orage en l'air et point n'est besoin de posséder une grande perspicacité pour s'apercevoir qu'un cataclysme social est inévitable.

Cependant, à voir la façon dont vont les choses, on dirait qu'un gigantesque brouillon tient la main à tout ce qui se passe ; l'agiotage se pratique sur une vaste échelle ; les consciences se vendent et deviennent par cela même lâches et infâmes ; les salons des « gens du monde » sont transformés en cabinets de prostitution où les filles de joie viennent se prélasser dans l'ignominie sale et dégoûtante de ceux qui s'enrichissent avec la sueur des travailleurs ; enfin, partout la corruption s'étale au grand soleil !... Et en présence d'un tel dévergondage d'orgies, les masses laborieuses semblent se draper dans un immobilisme inexplicable.

Il y a bien, de ci, de là, quelques propagandistes dévoués, qui, au risque de passer leur vie dans les prisons de la République, cherchent à faire pénétrer les idées de justice et de rénovation sociale dans les consciences atteintes de la corruption, du servilisme, mais, chose triste à noter, ces apôtres de la Révolution ne rencontrent, chez la plupart de ceux à qui ils s'adressent, qu'indifférence et inertie.

Si nous avons le courage de dire ces deux vérités, il ne faudrait pas en con-

clure que notre intention est de récriminer outre mesure contre la masse ouvrière ; non, nous savons par expérience que ce n'est pas chez l'ouvrier laborieux qu'il faut chercher la principale cause de l'apathie qui existe, mais chez celui qui a tout à profusion ; chez l'homme enrichi par le travail des autres ; chez celui qui jouit du monopole de tous les privilèges ; à qui les écoles supérieures sont grandes ouvertes, et qui, par cela même, se sert de son éducation et des moyens dont il dispose pour maintenir les travailleurs dans la servitude et l'ignorance afin de perpétuer les abus iniques qui lui assurent sa domination.

Travailleurs des villes et des campagnes, il est temps de réagir contre les tendances de ceux qui prétendent que nous sommes faits pour être gouvernés. Réveillons-nous, et pénétrons-nous bien de cette idée : « Que notre émancipation ne peut être que l'œuvre de nous-mêmes, » et que ce qu'il faut, ce qui est à faire, pour anéantir le fléau qui mine la société, qui la ronge, qui l'affaiblit, qui la maintient dans les malheurs qu'engendrent les préjugés ; dans le fanatisme qui lui paralyse ses forces, qui engourdit l'intelligence et la volonté de l'homme, c'est une transformation complète et générale de la société, c'est une rénovation de la vie sociale par la destruction de tout ce qui existe et par la création de la vraie Liberté qui est incarnée dans le communisme-anarchiste.

LES NIVELEURS TROYENS.

LES MORTS

Ils sont là, les membres roidis, le visage affreusement contracté, ces cadavres que l'eau vient de rendre.

Ici, des voisins, des amis viennent de découvrir un des leurs, étendu sur un grabat, asphyxié ; un réchaud de charbon est à peu de distance. Un autre s'est donné la mort d'une manière plus violente.

Au coin d'une rue, un homme, une femme, le visage ridé par la souffrance s'affaissent ; tous les secours sont inutiles. Le médecin vient de dire : morts de faim.

Les journaux ont enregistré ces morts dans leurs faits divers, et tout, selon eux, a été dit.

Pour les bourgeois, en effet, tout est dit. La société ne laisse au travailleur vieilli, brisé, ou manquant d'ouvrage que le choix entre la mort par la faim dans la rue, ou sur un grabat à l'hôpital. Quelques-uns de ces déshérités fatigués de lutter tranchent le fil de leurs misères en se suicidant.

Quelquefois, un billet, un dernier adieu contenant une dernière malédiction jetée à la face de cette hideuse société bourgeoise indique le motif du suicide. L'un manquait de travail depuis de long mois, tout avait été vendu ; depuis une semaine il n'avait presque rien mangé. La mort a mis fin à la lutte.

Tous ces cadavres sont là menaçants, l'anathème sur les lèvres et semblent avoir avec leur dernier soupir jeté leur dernier cri de haine.

Quelle est donc criminelle cette société bourgeoise pour que de braves travailleurs en soient réduits à mettre fin à leur jours !

Basée sur des préjugés tels qu'autorité, patriotisme, etc., ne vivant que par le vol, la bourgeoisie amoncelle toujours sans se soucier des cadavres et des misères qu'elle laisse sur son passage.

Travailleurs, notre situation s'est-elle améliorée et ne sommes-nous pas aussi malheureux qu'au temps de l'esclavage ? Jeune, l'esclave était vendu ; de nos jours, nous nous vendons nous-mêmes c'est ce qui constitue le salaire.

Vieux, l'esclave était égorgé par son maître ; de nos jours, l'ouvrier accablé par l'âge est réduit à mourir de faim ou à se donner la mort.

Et pendant que nous endurons les

souffrances de la faim au milieu des richesses que nous avons créées et dont nous ne pouvons jouir, nous entendons tout le clan des bourgeois s'écrier que la question sociale n'existe pas, qu'il ne peut pas y avoir, en France, de lutte entre les classes; ou bien encore qu'ils ne comprennent pas et qu'ils seraient désolés de comprendre la différence qui existe entre un exploiteur et un exploité.

Pour justifier leurs vols, ils nient notre misère.

Ils se sont levés pour trancher définitivement cette question sociale, ces vaillants de 1831, de 1848 et de 1871.

Le machinisme n'avait point encore l'extension qu'il a de nos jours, lorsque les lyonnais se soulevèrent. Sur le drapeau noir, étendard de la faim ils avaient écrit: « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ». Ce qui prouvait assez le motif de leur révolte.

En 1848 et en 1871, ils mourraient encore sur les barricades ces vaillants soldats de la Révolution. Ils n'avaient pas seulement pour but un changement de gouvernement; ils voulaient aussi la fin de l'exploitation bourgeoise.

Et vous, grévistes de tous les pays, vous révoltés contre l'odieuse exploitation de vos maîtres, vos luttes n'ont pas été stériles. Vous avez montré à vos compagnons de misère que nous avons été assez dociles et qu'il est temps, grand temps même de relever la tête, de revendiquer nos droits.

Lorsque vous avez lutté pacifiquement, la misère et la faim vous ont forcé à vous courber de nouveau devant vos exploitateurs, tandis qu'eux, avec les millions qu'ils vous ont volés, attendaient votre soumission.

Si au pouvoir que donne l'or, vous avez opposé la force, les baïonnettes sont intervenues.

Les bourgeois ont, en effet, toujours tenté d'étouffer par la mitraille les revendications des affamés, croyant noyer la Révolution dans le sang des travailleurs. Ils se sont trompés. La semence révolutionnaire que le peuple porte dans ses flancs a été fécondée par le sang de ces martyrs.

Aussi, est-ce sur vos tombes, ô morts glorieux, que nous allons raviver notre haine, retremper notre énergie.

Pour nous vaincre, on a employé la force, nous devons répondre par la force.

Le parlementarisme ne nous conduirait point à la véritable égalité, à la liberté complète; car le suffrage universel est et sera toujours une lutte entre des ambitieux qui aspirent à devenir nos maîtres, à nous forger des lois, c'est-à-dire des chaînes.

Parmi tous ces quatrièmes-états qui ont décroché la timbale électorale, les uns répudient la Révolution, d'autres, comme les collectivistes, en reconnaissent la nécessité, à condition qu'ils en seront les dictateurs. Mais, à cette condition, tous les tyrans seraient avec nous, car si on les laissait libres de diriger le mouvement révolutionnaire ils sauraient bien le faire tourner à leur profit.

N'écoutez donc point ces endormeurs qui nous préparent une rechute terrible après un moment d'espérance; ne versons plus notre sang dans des insurrections stériles qui n'aboutiraient qu'à un changement de maîtres.

Travailleurs, le jour du règlement des comptes de la bourgeoisie approche à grands pas; redoublons d'ardeur pour la propagande de nos idées et préparons nous à la lutte.

À la cruauté des bourgeois répondent par l'audace.

Que les morts de nos trois grandes insurrections, que nos frères d'Irlande et de Russie nous servent d'exemple.

Car tandis que l'autocratique Russie, la monarchique Angleterre, que tous les tyrans enfin, tremblaient au bruit des explosions de dynamite, nos bons gouvernants n'étaient-ils pas affolés de terreur au réveil de Montceau-les-Mines?

Les canons et les fusils sont impuissants contre un peuple qui veut fermement sa liberté. Notre lutte prochaine sera un combat à outrance.

C'est parce que les bourgeois sont cruels que nous devons montrer de l'énergie et toujours de l'énergie.

Nous avons pour devise ce qui fait battre le cœur de tout homme digne de ce nom: la liberté complète et l'égalité absolue.

Nous ne voulons gouverner personne et nous ne voulons pas être gouvernés.

Nous voulons vivre libres. Ni gouvernants ni gouvernés.

Sapons résolument l'ordre capitaliste, propageons les idées communistes avec toute l'énergie dont nous sommes capables et nous sortirons victorieux de cette lutte des prolétaires contre les capitalistes, des affamés contre les repus, des volés contre les voleurs!

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA RÉVOLUTION DE 1848

Tout en portant sur l'état actuel social toute l'attention que comporte un sujet d'une importance aussi majeure, grâce aux innombrables éléments de décompositions qui le minent et le gangrèment avec une rapidité vertigineuse, qu'il n'est plus qu'un tissu, qu'un fatras ignoble de turpitudes, de forfaitures, de prévarications, d'infamies telles que ses plus chaleureux partisans en sont révoltés, sinon outrés; tout en attachant aux questions sociales qui préoccupent si vivement et à juste titre l'opinion publique, toute l'importance qu'elles comportent, il est cependant indispensable de jeter un coup d'œil sur le passé; afin d'en tirer non-seulement tous les enseignements, mais d'en faire ressortir toutes les conséquences philosophiques possibles qui fourmillent partout dans l'histoire de l'humanité.

Nous nous apercevons bientôt qu'il n'y a pas d'effets sans causes et que les causes quelquefois en apparence les plus futiles ont eu des effets tellement considérables que l'univers en a été aussi surpris qu'étonné; nous verrions aussi, si notre cadre trop restreint nous le permettait, que ces commotions trop violentes ont transformé complètement la situation économique des Peuples.

Bornons-nous donc à jeter nos regards sur les faits accomplis par la gigantesque révolution bourgeoise de 1789, et nous pourrions constater que ceux-là seuls qui avaient pu acquérir des biens considérables d'une manière plus ou moins loyale pendant la tourmente révolutionnaire, devinrent les seigneurs de l'époque au détriment de la petite bourgeoisie et particulièrement du plus grand nombre, les Affamés.

C'est de cette situation aussi étrange que funeste pour les Peuples, situation consacrée par cette même révolution qui avait pour but apparent l'affranchissement de l'humanité toute entière, que découlent inévitablement les convulsions qui ont agité et agiteront l'humanité jusqu'à la fatale et prochaine Révolution sociale qui anéantira tout.

Cependant la bourgeoisie moyenne subissait en murmurant le joug odieux que lui imposait ses nouveaux seigneurs et maîtres, ses égaux d'autrefois, tyrannie ignominieuse à ses yeux qui la maintenait dans une infériorité relative. Elle devait donc saisir toutes les occasions qui se présenteraient pour témoigner son mécontentement et au besoin avoir recours à une révolution pour s'affranchir d'une tutelle qui lui était devenue de plus en plus odieuse et par conséquent insupportable.

Ce sont les vraies causes de la révolution de 1848.

Comme tout gouvernement, quel qu'il soit, est autoritaire et a pour critérium la plus monstrueuse oppression, il en résulte que les abus les plus criants se glissent subrepticement dans tous les rouages gouvernementaux, que ces abus tous plus révoltants les uns que les autres deviennent d'autant plus nombreux qu'un état social renferme en lui-même de plus grands éléments d'anéantissements. Comme il arrive donc en pareille occurrence, les faveurs et les sinécures n'étaient accordées qu'à la classe dirigeante d'alors ou aux êtres immondes qui voulaient bien se faire ses plats valets.

Pour n'en donner qu'une preuve de ce que nous venons de décrire, nous allons citer textuellement un passage d'un histo-

rien bourgeois de l'époque et l'on verra que nous sommes restés au-dessous de la vérité. (1)

« Je ne sais, dit-il, ce qu'aurait fait les villes maudites que consuma le feu du ciel, mais à coup sûr, la corruption ne fut en aucun temps aussi profonde que dans la nôtre. Elle est arrivée à un tel degré, qu'elle n'avait plus conscience d'elle-même; le sens moral était atrophié, la tyrannie du capital érigée en dogme, le vol légalisé et pratiqué impudemment au grand jour par tout ce qu'on appelait alors le pays légal; depuis le notaire, l'agent de change et le banquier, s'enrichissaient de la ruine des familles, et spéculant sur la disette des grains, jusqu'au petit marchand, fraudant sur le poids et la qualité de sa marchandise, et falsifiant les aliments du Peuple avec des drogues vénéneuses; les lois de la nature elles-mêmes viciées et perverties, le mariage transformé en un marché de prostitution, le foyer conjugal en un bague, la famille en un troupeau d'héritiers s'abattant comme des corbeaux sur un cadavre. »

Dans ce passage, tout en faisant le procès des siens avec une sincérité de la vérité la plus accablante, l'auteur du Prologue d'une Révolution n'a-t-il pas fait aussi la peinture la plus saisissante de la décomposition de l'état social actuel! La décadence sociale actuelle n'est-elle pas beaucoup plus accentuée encore? N'est-on pas arrivé à cet effondrement social où toute société périlleuse pour disparaître bientôt de la surface du globe?

Comme sa devancière de 1789, la portion bourgeoise opprimée de 1848 s'est encore servie du Peuple toujours trop naïf pour s'affranchir de la classe dirigeante d'alors.

Après trois jours d'efforts homériques, la faction gouvernementale était vaincue, le trône gisait par terre et Parapluie Ier était en fuite.

Que fit alors la bourgeoisie moyenne, lorsqu'elle se fut servie des Affamés pour s'affranchir? Rien! Pour amuser ce bon peuple, elle délègue le prétendu socialiste Louis Blanc au Luxembourg, elle établit des ateliers nationaux pour calmer l'effervescence du moment et enfin décréta le suffrage universel qui est incontestablement la plus grande duperie du siècle.

Cependant la situation n'était pas changée pour les Affamés, la misère était plus grande que jamais: la faim et les priva-

tions ne cessèrent plus de multiplier que jamais les flancs des Travailleurs, les vainqueurs de hier.

Pour comble d'ingratitude, cet ignoble et rapace bourgeoisie ferme les ateliers nationaux.

Voilà donc les Héros du Lion populaire sans pain, ni sou ni maille. Ces héros qui défenseurs des prétendues libertés publiques s'aperçoivent enfin qu'ils ont joué le rôle de dupe en versant le plus pur de leur sang. Ceux qui étaient leurs alliés de hier, sont aujourd'hui leurs plus terribles leurs plus implacables ennemis.

Que faire dans cette alternative poignante? S'exiler en province où voulait les reléguer le pouvoir, ou mourir en combattant, si il n'y avait pas d'autre milieu!...

Cette foule de héros préféra le dernier parti!...

De sourds grondements, présages des plus violentes tempêtes se font bientôt entendre du fond des faubourgs; les cris « du pain ou du plomb, vive la Révolution sociale déchirent pour la 1re fois les airs qui bientôt doivent s'embraser! »

La bataille s'engage, les crépitements de la fusillade se font entendre de toutes parts, le sang des combattants rougit bientôt le sol, les cadavres s'entassent derrière les barricades. Sous les ordres du boucher Cavagnac les fils ivres de sang et de carnage se ruent comme des fauves sur leur père, leur mère, leurs frères, leurs sœurs qui hier étaient encore leurs compagnons et leurs compagnes en esclavage.

Cependant longtemps la victoire balance de part et d'autre. Mais inutiles efforts: Les vainqueurs de hier sont les vaincus d'aujourd'hui. Une fois de plus hélas! « La force prime le droit, l'injustice triomphe de justice! Une fois de plus les Affameurs et les exploitateurs vont s'enrichir et se plonger dans les plus ignobles débauches aux dépens des Affamés en enfermant ces derniers dans leurs bagues capitalistes.

Devrions-nous parler des répressions qui furent les conséquences déplorables de ces journées à jamais néfastes. Tout le monde ne sait que trop hélas! qu'elles ne furent surpassées en ignominies, en lâchetés, en horreurs et en basses vengean-

(1) Louis Ménard, Prologue d'une Révolution.

ces que par les effroyables carnages qui suivirent les héroïques journées de mai 1871.

Que fit alors cette ignoble et crapuleuse bourgeoisie lorsqu'elle eut vaincu au moyen des prétoriens du boucher Cavagnac de néfaste mémoire, ce bon peuple qui croyait avec raison pouvoir jouir de ses droits. Après les avoir bravement conquis, elle s'est empressée de se jeter dans les bras du plus grand brigand du siècle, l'infâme bandit du 2 Décembre.

AUX

TRAVAILLEURS CATARACTÉS

Il nous est au moins pénible de prendre à partie une certaine fraction de nos frères de misère; il nous est surtout bien pénible d'être obligés de constater leur état d'aveuglement; mais il faut être vrai, avant tout, et nous devons faire cette constatation, si nous voulons combattre et faire cesser cet état de cécité, qui est, nous l'avons sans peine, le plus grand obstacle à la réalisation de notre espérance: « L'émancipation de l'humanité entière ».

Pour la faire cesser, cette cécité, il faut bien opérer ces cataractes: Aux grands maux les grands remèdes; et dussions-nous les indisposer contre nous, nous allons tailler dans le vif, afin d'arracher cette tâte qui couvre leurs yeux et qui, les aveuglant, nous met tous à la merci des sacrifiants qui nous exploitent, à la merci des BRUTES et des FILOUS (qualification de l'Intransigeant, 11 juillet 1884) qui nous gouvernent.

Rochefort les traite ainsi, parce que, dit-il, ils conduisent le pays à la banqueroute.

Ah! s'il n'y avait que cela à leur reprocher, nous ne nous en plaindrions pas, nous autres anarchistes; nous nous réjouirions, au contraire, d'avoir rencontré de tels auxiliaires; mais, malheureusement, nous avons d'autres griefs bien plus graves contre eux.

Voyons, examinons la situation. Disons le mal et indiquons le remède.

Le mal, prolétaire! est tout entier dans la confiance aussi coupable qu'aveugle que tu accordes à un tas d'intrigants qui s'abritent derrière tous les drapeaux, afin d'arriver à te gouverner. Il leur suffit, pour l'avoir à leur disposition, de te voter

en pâture de fallacieuses promesses, de te chanter ta souveraineté, la liberté, etc., etc.; et tu t'accroches à ces charlatans, sans te donner la peine de raisonner, sans vouloir comprendre que tu ne dois attendre ton salut que de toi-même et de tes propres efforts, le bien-être que tu envies. Tu crois que les farceurs qui te charment te feront tomber dans le bec des allouettes toutes rôties? Tu avoueras qu'en faisant ainsi, quand tu es berné, volé, tu l'as bien mérité.

Le remède à ce mal dangereux est bien simple, vas; mais il est aussi radical que certain.

Ce remède, il est dans une virile situation à prendre. Il faut repousser loin de toi, pour les envoyer crever de faim ailleurs, tous ces parasites ambitieux qui vivent de ta confiance et qui ne sont bons qu'à retarder l'heure de ton émancipation économique, où ils disent te mener.

Voyons, Travailleurs inconscients, est-ce que vous n'avez pas assisté depuis 1848, époque où on vous octroya le suffrage universel, à toutes les blagues parlementaires possibles? Est-ce que vous n'avez pas toujours été dupés par tous les quémandeurs de suffrages? Est-ce qu'il n'y a pas eu assez d'épreuves pour vous démontrer que ces duperies sont fatales, qu'elles sont le résultat encore plus fatal de cette organisation sociale dans laquelle vous crevez à la peine, et que plus vous changerez de représentants, plus vous serez les complices de ceux qui vous affament tous les jours? Est-ce que vous ne voyez pas que le vol est tellement passé dans les mœurs bourgeoises, qu'il lui suffit plus à cette bourgeoisie idiote et rapace, de vous tondre ras pour s'enrichir de vos sueurs et de vos misères; mais qu'elle a besoin de plus en plus d'étendre ses rapines sur la terre entière, d'organiser la grincie, enfin, jusque chez les sauvages, la France ne leur offrant plus de razzias satisfaisantes à opérer à leur profit?

Seriez-vous encore assez naïfs pour espérer que ces carnivores se jetteront un jour les uns sur les autres pour s'entre-dépouiller? En vous voyant cois devant l'état de choses actuel, le diable m'emporte! on serait tenté de le croire!

Oui! oui! on le croirait presque, en vous voyant, vous, les producteurs, crever bêtement de faim en face de la vie que

vous travaillez répand à flots sur la terre ; vous avez procréé des enfants ; ces enfants s'étaient dans votre misère ; ils sont même sans pain et vous les laissez lâchement s'éteindre sous vos yeux, et cela en face des vols honteux auxquels se livrent vos maîtres, eux qui sont gavés de tout !

Savez-vous, travailleurs, que c'est quand vous laissez mourir ces petits êtres, dont vous aviez charge, que vous êtes des criminels et non quand, de quelque manière que ce soit, vous vous procurez ce dont ils ont besoin ?

Nous supposons que vous ayez des greniers bien remplis et que, par rapacité, vous laissez mourir de faim un de vos enfants. Est-ce une loi faite par cette bourgeoisie n'aurait pas vous chercher pour vous punir ? Eh bien ! Comme ce que vous faites par faiblesse, au lieu de le faire par rapacité, amène le même résultat, vous êtes coupables au même titre, puisque vous n'avez qu'à étendre la main pour que ces enfants vivent, et même largement.

Si tous, autant que vous êtes, preniez cette résolution c'en serait fait de l'ordre de choses actuel, car vous êtes la force, vous êtes le nombre.

Mais de quelle pâte, êtes vous donc pétris, pauvres malheureux exploités ! pour voir de si hideux tableaux sans qu'un spasme nerveux vous saisisse et vous fassent briser tout ce qui s'oppose à la pratique du premier droit naturel, celui de manger ?

Nous l'avons dit, la bourgeoisie promène son insatiable soif de richesse ; elle s'en fait gloire, et cela au nom du droit du plus fort, et toi, pauvre peuple, tu crèves de faim, en face des richesses dont on t'a dépouillé ! Est-ce ignorance ou lâcheté ?

Ah ! que les Travailleurs excusent cet emportement, mais nous n'avons pu retenir notre plume en face de ce déplorable parallèle.

Nous savons bien que le courage des aigreflins gouvernementaux est tout entier dans les baïonnettes de nos enfants ; nous savons bien aussi, que même derrière ces baïonnettes, ils tremblent encore quand il vous arrive de vous lever menaçants ; nous savons bien qu'ils sont aussi lâches qu'ignobles ; nous savons bien que vous n'ignorez pas non plus ce que valent ces êtres ; car vous avez pu les voir, à certaines époques, ne pas même trouver de repaires assez ignorés pour se cacher

quand vous vous levez terribles et las de souffrir. Mais souvenez-vous aussi, que de ces repaires, ces vautours vous guettent, guettent le moment où vous déposerez les armes pour se ruer sur vous et vous charger de chaînes à nouveau, et par la prison et la mitraille, vous faire payer la peur qui les a, un instant, momifiés.

Peuple, évoque 93, 1830, 48, 71, et dis-nous quel fleuve de sang ces dates te rappellent !

Tous ceux qui te parlent d'autorité, de pouvoir, sont les mêmes, vas. Il n'auront rien autre chose à t'offrir, une fois en place, que la misère et l'esclavage.

Sois donc conséquent et laisse lourdement tomber sur eux ta main puissante et va droit au but. Ne supporte plus de maîtres, si tu veux être libre ; car le pouvoir, l'autorité, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, te ramèneront toujours fatalement à l'heure actuelle, c'est-à-dire à la nécessité de recommencer la lutte.

Quand l'un peut commander, l'autre doit obéir ; ceci est indiscutable. Celui qui doit obéir n'est pas libre, es-tu veux être libre, hein ! Peuple !

Allons, crois nous, et soit bien convaincu que tout ce qui est sur la terre, produits naturels ou manufacturiers, l'appartient autant qu'à ceux qui les détiennent, allonge la main, afin de procurer à toi et aux tiens tout ce qui est nécessaire à une bonne existence car tu dois à la Révolution de préparer des êtres virils et robustes pour l'heure de la lutte suprême.

Tel est ton devoir, sache-le bien.

VENGEONS-NOUS, MÉFIENS-NOUS.

On sait fort bien, à cette heure, que la sale bande légiférante que nous a imposée les suffragants, à qui, par parenthèses, nous réservons le châtiment de la contrainte qu'ils nous font, vient de rejeter la proposition d'amnistie (!!!) d'un jésuite en herbe nommé Laguerre.

Les anarchistes n'avaient pas même accordé la moindre attention à cette escobarderie de l'extrême-gauche faisant cette proposition dans la douce certitude de son rejet. Nous nous étions contentés de hausser dédaigneusement les épaules et de dire

aux naïfs qui nous en parlaient : Adions-nous nous laisser bafouer encore longtemps par ces démocrates Loyolistes ?

Est-ce que nous allons attendre que le St-office gouvernemental fasse refaire par ses Valadier de nouveaux exploits d'assommoir afin de faire de nouveaux Cyvoct, pour courir sus à l'Inquisition triomphante ?

Vous allez voir que nous serons assez bêtes, pour nous laisser prendre encore aux ignobles trucs des Torquemada modernes et de leurs sbires, qui méditent, n'en doutez pas, un prochain coup de poigne, afin de remplacer à la Nouvelle et dans les Centrales, les quinze-cents droit-commun amnistiés de l'ammistieur du satyre Chassigne, par une bonne fournée de laps et relaps anarchistes.

Révolutionnaires communistes, nos frères, nous vous adjurons de vous révolter avant que ces coquins aient eu le temps de tramer le filet qui doit nous éloigner à jamais de l'Europe, ce qui ne serait qu'un demi-mal, si notre existence de galérien d'ici ne devait se continuer là-bas.

Ces bandits, sachez-le bien, ne nous pardonneront jamais leurs Tonkinades avortées ; ils se vengeront tôt ou tard sur les anarchistes, des échecs que leur ont fait subir les Chinois.

Ne croyez pas que ceci est fait pour le plaisir d'écrire ou d'être lu, détrompez-vous ; nous sommes certains, et nous affirmons avoir ouï tenir ce langage par un familier des inquisiteurs gouvernementaux même.

Vengeons Louise Michel et nos frères que la justice torture, pour avoir proclamé le droit au pain quotidien ; ne laissons pas à l'histoire future le soin de cette réparation, ce qui serait dérisoire, mais accélérons la vengeance, car le temps est proche où nous serons mis dans l'impossibilité de nous venger.

Tous les moyens sont bons ! mais les plus occultes sont les meilleurs.

De l'indépendance du prisonnier, du feu, du sang, du poison.

CORRESPONDANCES

Lettre de Paris

Le 14 Juillet a donné lieu à l'arrestation de plusieurs révolutionnaires qui avaient eu l'idée de manifester contre cette fête exclusivement bourgeoise. Plusieurs compagnons des groupes des Amandiers et de Charonne promenaient un drapeau rouge le soir de la retraite aux flambeaux. Des policiers que la vue de cet étendard gênait ont cru intimider nos amis en faisant une charge sur eux, sabre à la main. Ils parvinrent à enlever le drapeau et à arrêter les compagnons Guérineau et Ozond qui le défendaient. Une lutte s'ensuivit dans laquelle les policiers ont reçu une véritable correction. Néanmoins, nos deux amis sont actuellement à Mazas où ils attendent le jour de leur comparution devant la Comédie correctionnelle.

UN LENDEMAIN DE FÊTE. — Plusieurs actes de propagande par le fait ont été accomplis par des camarades mettant ainsi l'action en pratique. Plusieurs incendies ont été allumés dans la nuit du lendemain de la fête bourgeoise. Nous pouvons citer notamment l'incendie du dépôt des Tramways de la place du Trône qui a été réduit en cendres ; l'incendie de plusieurs bagnes ainsi qu'une fabrique de bâches ont été entièrement détruits... Cela valait mieux que les feux d'artifices parodiant les guerres du Tonkin. Bravo ! mes camarades inconnus qui avez montré par ces actes comment on terrorise la bourgeoisie en fête.

LA MISÈRE A PARIS. — Si l'épidémie qui sévit actuellement à Marseille décime la classe ouvrière, nous avons nous aussi une épidémie qui nous ronge depuis longtemps et qui s'accroît de jour en jour, sans compter les innombrables quantités de malheureux qui meurent de faim et que nous ne pouvons connaître. De chômages

qui sévissent et de la misère que nous laissent nos gouvernants, nous pouvons toujours citer ces quelques faits tirés des journaux bourgeois : « Un vieillard est tombé d'inanition sur la place Maubert. On le transporte immédiatement dans une pharmacie voisine où il expira en arrivant. » Pas de commentaires, et plus loin dans le même quartier : « Un vieil ouvrier âgé de 65 ans, nommé Pierre Mignier, se trouvait sans ressources, il mangeait n'importe quoi, le plus souvent rien du tout. Il demeurait impasse Humbert, 2, dans une chambre dont le propriétaire par pitié (vous entendez !!!) lui avait cédé un petit coin.

Hier, cet homme s'est affaîssé dans la rue Galande, épuisé, il s'assit sur le trottoir, sa tête s'inclina sur sa poitrine, il mourut ainsi de faim et de misère.

Voilà le bilan de cet infâme société dont les enfants servent de chair à canon, les filles de machines à plaisir. Les vieillards meurent d'inanition sur la voie publique, épuisés par le travail, débiles par suite des privations. Tandis que dans les salons de la bourgeoisie, on s'enivre de jouissances, on conspire la perte de cette classe qui produit tout et qui manque de tout. Espérant sans cesse la dominer. Non ! scélérats que vous êtes, bourgeois repas dont l'or qui s'étale sur vos tables a coûté tant de larmes et fait tant de victimes. Cet or, dont vous avez une soif insatiable, s'il le faut pour obliger toutes nos souffrances un jour sera coulé dans vos ventres pourris par les maladies plus ou moins hideuses ; vous montrant ainsi que ce Dieu sur lequel vous vous prosternez n'a rien de commun avec notre travail, qui pourra, par une entente libre et consentie, s'échanger d'homme à homme sans recourir à vos moyens de corruption et de lâcheté.

Non ! l'or pour lequel vous envoyez mourir les enfants du prolétariat ; non ! l'or pour lequel vous semez des cadavres dans des expéditions lointaines pour en emplir vos poches. Cet or, Bourgeoisie ignoble, cet or, nous servira un jour pour forger des ingrédients dont seul tu sentiras tous les effets.

UN MORTUOIRE. — Le compagnon Petit, rempaillleur de chaises, rue St-Maur, 164, a payé son propriétaire d'un coup de tiers-point. Allons voilà qui coûte moins cher que l'or. Avis aux intéressés.

GROUPES L'INSURGÉ.

Bêta.

Pour fêter le 14 Juillet, pour paraître blanc, aujourd'hui tu t'es débarbouillé, malgré cela, en toi on reconnaît le nègre.

Les blancs, les bourgeois qui te volent et te tuent, crois-tu qu'ils ne sont pas contents de voir que tu coupes dans leurs boniments ; ils sont contents de voir que tu crois que tout est pour le mieux dans la soi-disant République française.

Oui, ils sont heureux que tu fêles le 14 Juillet et que tu ne sois pas prêt à te retirer le bandeau qu'ils te mettent devant les yeux pour t'empêcher de voir clair.

Ils peuvent dormir tranquilles tes maîtres, et continuer à te tuer à l'atelier, à débaucher tes filles ; ils peuvent continuer à te faire lécher leurs bottines.

Pauvre imbécile !

Tu ne te réveilleras donc pas ?

Continueras-tu donc encore longtemps à servir de jouet et de bête de somme à des faîneants qui ne savent qu'embrasser leurs maîtresses et te monter le coup ?

Exploite,

Le parti de la révolte existe, viens dans nos réunions, dans nos groupes, étudier la question de l'humanité, tu verras que là seulement on dit et on cherche la vérité sans intérêt personnel.

Tu verras alors que si les anarchistes ne font pas la fête c'est parce qu'ils que derrière eux il y en a des milliers qui meurent de faim.

Les anarchistes feront la fête quand la liberté et l'égalité ne seront plus de vains mots, c'est-à-dire quand, pas plus au Palais Bourbon qu'à l'atelier, il y aura d'exploiteurs.

Nous te disons au revoir, parce que nous espérons que tu ne seras pas toujours si jobard, et que tu seras avec nous quand nous ferons sauter la crapuleuse Bourgeoisie.

LES ANARCHISTES DU 20^e ARRONDISSEMENT.

BORDEAUX. — Les ouvriers de la maison Godillot (section de la chaussure pour l'équipement militaire), au lendemain de la fête du 14 Juillet, se rendaient comme d'habitude à leur travail ; mais les gardes-chiourmes de ce bagne de l'exploitation humaine, les avertirent qu'on ne les occupait plus aux mêmes conditions que l'avant-veille, la nouvelle adjudication ne leur permettant plus de payer le même prix de façon, et qu'en conséquence, ils étaient diminués de 10 0/0.

Or, les ouvriers qui sont exploités dans ces ateliers gagnent en moyenne, 3 fr. 50 à 4 fr. par jour, sans compter au moins trois mois de chômage, qui tous les ans viennent anéantir les bras et serrer le ventre.

Ensuite, il est à noter que la nouvelle adjudication ne part que du 1^{er} janvier 1885, et que, jusqu'à cette date, l'administration livre ses fournitures à l'Etat au même prix que par le passé.

Mais ces exploités infâmes, assassins cupides qui s'engraissent des sueurs et du sang du peuple, ne pensent qu'à arrondir leur ventre et à remplir leur caisse, et se moquent des ouvriers qui dépendent à leur service leur santé et leur vie.

— Jusqu'à présent, ô travailleurs, continuez vous à rester les bêtes de somme tonnables et exploitables à merci ? Jusqu'à quand vos solides biceps continueront-ils à enrichir ceux qui ne font rien, pendant que vous, qui produisez les richesses, n'avez en perspective que la servitude et l'éternelle misère ?...

Ah ! puissent au moins les turpitudes de vos maîtres ouvrir vos yeux à la réalité de votre situation et vous faire comprendre que tant que vous resterez isolés, tant que vous n'entrerez pas bravement, résolument dans la voie révolutionnaire, vous protesterez en vain et vous serez toujours vaincus.

Allons, camarades meurtris, nous vous tendons la main ; venez avec les anarchistes former un rempart contre les tyrans de toute sorte, en attendant que la torche enflammée de la liberté fasse sauter en éclats toutes ces institutions barbares qui causent tant de souffrances aux hommes.

Alors, l'humanité, débarrassée de tous les exploités et de toutes les exploitations, pourra savourer en paix les délices du vrai bonheur.

P.-S. — Le compagnon Marné, qui avait été acquitté en même temps que le compagnon Guérin, lors du procès des anarchistes de Bordeaux, doit comparaitre de nouveau devant la cour d'appel.

L'avocat général, voulant une condamnation quand même et au mépris de toute vraisemblance de culpabilité, a rappelé du jugement correctionnel. La haine de classe le fait agir.

— Le peuple s'en souviendra. Dans la prochaine correspondance, je vous parlerai du procès.

PETITE POSTE

S. G. du groupe l'Hydre, Lyon. — 4 fr. en tout.

Charles C., Paris. — Enverrons quand même.

Henry, Troyes. — N'avons pas connaissance du compte-rendu. Envoyons journaux et brochures.

S. V., Ganges. — Elle paraît seulement en allemand.

Groupe de Travailleurs, Paris. — Avons reçu trop tard pour insérer.

LE MAIRE DE MARSEILLE

Devant l'Opinion Publique

Par Ul. BOUSSION. — Prix 0,10 cent

CATALOGUE

En vente au bureau du journal

BARONNE. — Dieu et l'Etat.....	0 70
KROPOTKINE. — Aux jeunes gens....	0 10
La Loi et l'Autorité(32 pages).....	0 05
LEFRANCAIS. — Etude sur le mouvement communaliste de 71.....	1 50
J. LE VAGRE. — Organisation de la propagande Révolutionnaire.....	0 15
La Société au lendemain de la Révolution.....	0 25
Programme présenté à la Fédération Jurassienne.....	0 20
SÉVERIN FÉRAUD. — Phraseurs et Proletariat.....	0 15
<i>Les frais de poste en sus.</i>	

Le Propriétaire-Gérant : C. GODAR

Marseille. — Imprimerie Spéciale de l'Affamé quai de Rive-Neuve, 1 a